

L'édition des prix de l'AMECQ 2024



Journal des voisins,
média écrit communautaire de l'année

Conseil d'administration

Président :

Joël Deschênes, *L'Écho de Cantley*,
Cantley

Secrétaire :

Yvan Noé Girouard, directeur général

Délégués régionaux :

Abitibi-Témiscamingue :

Valérie Martinez, *L'Indice bohémien*,
trésorière, Rouyn-Noranda

Capitale-Nationale/Saguenay-Lac- Saint-Jean/Mauricie :

Nathalie côté, *Droite de parole*, Québec

Montréal/Laurentides/Outaouais :

Loyola Leroux, *Le Sentier*,
Saint-Hippolyte

Chaudière-Appalaches :

Raynald Laflamme, *L'Écho de Saint-François*,
Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud

Estrie/Centre-du-Québec/Montérégie :

Nelson Dion, *Journal Mobiles*,
vice-président, Saint-Hyacinthe

Bas-Saint-Laurent/Gaspésie/Côte-Nord :

Julie Tardif, *Le Pierre-Brillant*, Val-Brillant

Coordonateur : Yvan Noé Girouard

Correction : Patricia Garceau

Conception graphique : Isabel Mayorga Tello

AMECQ

86, boulevard des Entreprises, bureau 206

Boisbriand (Québec) J7G 2T3

Tél. : 514 383-8533 / 1-800-867- 8533

medias@amecq.ca

www.amecq.ca

SOMMAIRE

MÉDIA ÉCRIT COMMUNAUTAIRE DE L'ANNÉE

Journal des voisins 3

PRIX RAYMOND-GAGNON

Dominique Roy 4

PRIX DE LA RELÈVE

Annabelle St-Hilaire 5

PRIX DE LA RELÈVE DES ÉLÈVES DU PRIMAIRE

Écoles Louis Saint-Laurent et de L'Énergie 6

MEILLEURE NOUVELLE

Camille Vanderschelden 7

MEILLEUR CHRONIQUE

Alain Dumas 9

MEILLEURE ENTREVUE

Mélanie Ruel 11

MEILLEURE OPINION

Kristina Jensen 14

MEILLEURE CRITIQUE

Hassan Laghcha 16

MEILLEURE HUMEUR

Chantal Turcotte 18

MEILLEUR TEXTE JOURNAUX À PETIT TIRAGE

Marcel Langlois 20

MEILLEUR REPORTAGE

Sébastien Michon 22

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE DE PRESSE

Jean Caron 29

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - MAGAZINE

Keven Wong 30

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - TABLOÏD

Martin Rinfret 31

PHOTOS DES GAGNANTS: PHOTOGRAPHIE DE PRESSE ET CONCEPTIONS GRAPHIQUES

..... 32

MEMBRES DU JURY 33

GAGNANTS 2024 34

MÉDIA ÉCRIT COMMUNAUTAIRE DE L'ANNÉE



JOURNAL DES VOISINS
AHUNTSIC-CARTIERVILLE
journaldesvoisins.com



Joël Deschênes, président de l'AMEQO; 1^{er} prix : Isabelle Quentin, Journal des voisins, 2^e prix : Valérie Martinez et Claudia Caron, L'Indice bohémien; 3^e prix : Sonia Carrier, Le p'tit journal de Woburn

PRIX RAYMOND-GAGNON, BÉNÉVOLE DE L'ANNÉE

Dominique Roy, *L'Indice bohémien*, Abitibi-Témiscamingue

L'AMECQ décerne un prix annuel reconnaissant l'implication d'un bénévole s'étant particulièrement illustré au sein d'un journal communautaire au cours de la dernière année afin de rendre hommage à Raymond Gagnon.

Décédé en mai 2005, Raymond Gagnon fut président de l'AMECQ de 1990 à 1994, trésorier de 1994 à 1998, puis à nouveau président de 1998 à 2000. Il a œuvré pendant 10 années consécutives au conseil d'administration. Sa contribution personnelle à l'Association fut énorme.

Dominique Roy est rédactrice bénévole à *L'Indice bohémien* depuis plusieurs années. Son premier article a été publié en octobre 2011. Jusqu'à aujourd'hui, elle a écrit plus de 107 articles, tous publiés dans le journal. En 2023, Dominique a également intégré le CA de *L'Indice bohémien* et elle est devenue bénévole à la distribution du journal dans sa région. C'est la seule bénévole impliquée dans trois des plus grandes fonctions du journal: le conseil d'administration, la rédaction et la distribution!



Dominique Roy, *L'Indice bohémien*.

PRIX DE LA RELÈVE

L'Érablière Le Refuge

Annabelle St-Hilaire, *Coup d'Oeil sur Saint-Marcel*

Petit reportage sur une cabane à sucre. Un texte très bien écrit, des phrases qui coulent comme du sirop d'érable. La jeune journaliste nous livre les secrets nostalgiques de Marcel Couillard, le propriétaire de la cabane. Un texte qui respecte bien les règles journalistiques: une belle attaque; un bon développement – la journaliste y va par ordre décroissant des éléments qu'elle privilégie; puis, une excellente chute. En somme, un texte très bien structuré.

Beaucoup d'histoires et d'anecdotes gravitent autour de l'Érablière Le Refuge, située à proximité du Lac d'Apic. Au fil des années, plusieurs épreuves ont fait en sorte que son propriétaire est satisfait des efforts qu'il a accomplis. Nombreux sont ceux qui le connaissent, Marcel Couillard.

C'est en 1977 que Marcel a obtenu sa cabane à sucre. Son désir de posséder son propre lot à bois et sa volonté de travailler en acériculture l'ont poussé à l'acheter. Il travaillait déjà dans la forêt et il voulait poursuivre sa vocation. Ainsi, il a débuté avec ses quelque 4 000 entailles aux chaudières. La première année, Michel Caron et Marcel ont passé le printemps à transporter toute l'eau d'érable avec leurs chevaux. Il faut dire qu'ils étaient bien efficaces! Avec les années, d'autres compères lui sont venus en aide.

Depuis, une transition graduelle s'est amorcée vers la tubulure. En 1993, il commençait tout juste à lacer ses premiers érables. Aujourd'hui, l'Érablière Le Refuge est complètement installée avec de la tubulure et elle compte environ 16 000 entailles. D'ailleurs, avec le temps, le propriétaire a remplacé son évaporateur au bois par un qui fonctionne à l'huile.

Cependant, l'entreprise a connu des jours plus sombres. Le 30 décembre 1993, un malheureux incendie a ravagé la cabane à sucre. Cinq jours plus tard, la reconstruction était déjà entamée. Beaucoup de parents et amis bénévoles ont aidé Marcel à rebâtir ce qui constituait sa passion. Il y a 6 ans, en 2017, la sucrerie a été frappée à une autre reprise par la malchance. Les flammes se sont emparées de

la cabane à sucre pour une seconde fois. Marcel, faisant preuve d'une grande résilience, a pris la décision de se relever de ce malheur et de reconstruire rapidement son entreprise. Encore là, plusieurs personnes l'ont aidé, ce qui lui a permis de passer à travers ce triste événement. Il n'est pas surprenant qu'il ait bénéficié de toute cette aide, puisqu'il est lui-même toujours disposé à aider les autres.

Pour finir, Marcel préférerait ses débuts en acériculture en raison des visites plus nombreuses qu'il recevait chaque semaine pendant la saison des sucres. Il aimait aussi l'entraide entre ses collègues et lui durant la collecte de l'eau des chaudières. Néanmoins, il apprécie globalement toutes les tâches liées à l'acériculture. On peut finalement dire que Marcel Couillard, cet homme intègre et au grand cœur, a très bien réussi en affaires malgré toutes les embûches qu'il a rencontrées.



Joël Deschênes, président de l'AMECQ; **1^{er} prix** : Josée Couillard, *Coup d'œil sur St-Marcel*; **2^e prix** : Anne Brault, *Le p'tit journal de Woburn*; **3^e prix** : Rosalie Gonthier, *Au fil de La Boyer* et Sylvie Veilleux, *Le Cantonnier*.

PRIX DE LA RELÈVE DES ÉLÈVES DU PRIMAIRE

École Louis Saint-Laurent



*Joël Deschênes, Alexia Ewenson,
Annabelle Ladouceur, Élodie Harriman,
Mathilde Laprade-Ravenhorst, Ève Roy,
Gabrielle Rouillard, Mikaëlla Naessens-Acuna
et Maxence Lafortune.*

École de l'énergie



Joël Deschênes et Rémi Lafrenière.

MEILLEURE NOUVELLE

Des jeunes de Bordeaux-Cartierville mijotent un livre de recettes du monde

Camille Vanderschelden, *Journal des voisins*

Le texte intitulé « Des jeunes de Bordeaux-Cartierville mijotent un livre de recettes du monde » remporte le premier prix en raison de son style d'écriture soigné. Les références à la cuisine, tant dans le titre que dans les intertitres, sont un ajout intéressant à l'article, sans lui faire perdre son objectivité. Ce texte permet également d'en apprendre plus sur une initiative locale et s'en tient aux faits.

Une dizaine de jeunes de Bordeaux-Cartierville élaborent actuellement un livre de recettes de desserts de leurs pays d'origine. À terme, le livre sera mis en vente et les bénéfices seront reversés au Centre de prévention du suicide de Montréal.

Il y a du bruit dans la cuisine du [Centre culturel et communautaire de Cartierville](#)! C'est ici, au centre surnommé le 4C, qu'une cohorte de jeunes travaille d'arrache-pied à créer un livre de recettes. Ils sont tous des jeunes du quartier, venus volontairement partager leur intérêt pour la gastronomie de leur pays.

Véritable *melting-pot* d'idées et de cultures, le projet est mené par le [projet Action jeunesse Ahuntsic-Cartierville](#) (PAJAC). Ce programme, lancé par [Prévention du crime Ahuntsic-Cartierville](#) (qui administre Tandem), rassemble les jeunes du quartier grâce à des activités pédagogiques.

Le projet comprend deux volets: la réalisation d'un livre de recettes de desserts et une soirée de lancement. Celle-ci investira l'agora du 4C cette année et sera ouverte au public, qui pourra alors déguster les desserts concoctés sur place par les jeunes.

Bouillon de cultures

Ils sont une dizaine de jeunes, âgés de 12 à 18 ans, à participer au projet. Tous originaires de Bordeaux-Cartierville, ils partagent le même point commun: des origines diverses et un héritage familial fort. Inspirés par la gastronomie de leur pays d'origine, ils mettent ainsi majoritairement en avant les recettes de leurs parents.

Le livre comprendra donc six recettes de desserts, dont une du Canada. Pour le reste, le public pourra partir

à la découverte des mets du Maroc, de l'Algérie, du Liban ou encore de la Tunisie.

Nizar, âgé de 12 ans, compte par exemple célébrer le Maroc en concoctant des crêpes marocaines: «On les appelle crêpes à mille trous en français. Elles se mangent avec du miel et sont souvent accompagnées de thé», précise-t-il, ajoutant qu'il cuisine rarement.

Pour lui, l'expérience sera donc toute nouvelle. «Je veux me renseigner sur le monde qui m'entoure», sourit-il. Il affirme être très curieux de ce que les autres jeunes proposent comme recettes.

Le 4C à l'honneur

Le Centre culturel et communautaire de Cartierville pourra mettre sa toute nouvelle cuisine à l'épreuve grâce à ce projet. Inaugurée à la fin octobre, elle avait ouvert ses portes au public début novembre.

Le bistro citoyen est ouvert du lundi au vendredi de 9 h à 19 h et les fins de semaine de 9 h à 16 h. La cuisine communautaire est, quant à elle, ouverte du mardi au vendredi de 11 h 30 à 14 h 30.

Le public est également invité au lancement du livre de recettes, qui s'y tiendra cette année. Si aucune date n'est encore prévue, l'événement promet de rassembler le quartier. Les jeunes cuisineront leurs desserts sur place, en compagnie de leurs parents, et une dégustation sera menée avec le public. Le livre de recettes des jeunes sera également en vente lors de l'événement, un beau moyen de soutenir la jeunesse du quartier, mais passeusement. Tous les bénéfices des ventes seront en effet reversés [Centre de prévention du suicide de Montréal](#). Affaire à suivre.



Joël Deschênes, président de l'AMECQ; 1^e prix : Isabelle Quentin, Journal des voisins; 2^e prix : Gabrielle Jean, Au fil de La Boyer; 3^e prix : Catherine Bouffard, Le Reflet du canton de Lingwick.

MEILLEURE CHRONIQUE

Avoir faim dans un pays riche

Alain Dumas, *La Gazette de la Mauricie*

Le chroniqueur aborde dans son texte un sujet qui se veut d'actualité, tant à l'échelle locale qu'internationale. Il appuie sa vision sur des données fiables, et apporte des réflexions qui permettent d'aller au-delà des chiffres, le tout dans un style efficace qui pousse les lecteurs à poursuivre jusqu'à la fin. D'emblée, le titre en est un qui invite à la lecture. Juste assez imagé, droit au but. Le chroniqueur effectue un beau tour d'horizon du sujet, d'abord en le remettant en contexte, statistiques à l'appui, puis en dressant l'état de la situation et en proposant des solutions. Bref, une belle et importante réflexion, articulée de belle façon.

Un nombre grandissant de personnes souffrent d'insécurité alimentaire au Québec. Alors que le gouvernement du Québec se privait de revenus importants en baissant les impôts des mieux nantis dans son dernier budget, ne devrait-il pas recentrer ses politiques vers une augmentation des ressources financières des ménages les moins nantis?

Une insécurité alimentaire accrue

L'insécurité alimentaire concerne les personnes qui sont dans l'incertitude ou dans l'incapacité de se procurer des aliments en quantité et en qualité suffisantes, allant jusqu'à se priver de repas pendant un ou plusieurs jours, et ainsi perdre du poids, en raison d'un manque de ressources financières.

Selon Statistique Canada, la proportion de la population québécoise qui souffre d'insécurité alimentaire est passée de 12,7 % en 2020 à 14,7 % en 2021. Il s'agit d'une hausse de 175 000 personnes en une seule année, ce qui porte le nombre de personnes touchées à 1 265 000 en 2021 ^[1]. Et ce taux ne cesse d'augmenter. Selon la plus récente enquête de l'Institut national de santé publique du Québec (INSPQ), la proportion d'adultes québécois victimes d'insécurité alimentaire est passée de 16 % à 24 % de juin 2021 à mars 2023, portant le nombre d'adultes touchés à 1 683 435 ^[2].

Une pauvreté grandissante

La hausse de l'insécurité alimentaire s'explique par une série d'événements qui ont appauvri un nombre accru de personnes au cours des dernières années. Il y a d'abord eu la fin des aides liées à la pandémie

(telle la Prestation canadienne d'urgence) en 2021, alors que le taux d'emploi ^[3] n'a retrouvé son niveau d'avant la pandémie qu'en 2023 seulement. Selon la dernière enquête de l'INSPQ, plus de la moitié des personnes vivant une insécurité alimentaire avaient perdu leur emploi ou étaient en arrêt de travail en 2023.

À cela s'ajoute une forte inflation depuis 2022, qui persiste encore dans l'alimentation et le logement. Et comme ces deux catégories occupent une place importante dans le budget des ménages défavorisés, la hausse du prix du logement contraint ces personnes à réduire la part de leur budget consacrée à l'alimentation, ce qui attise davantage l'insécurité alimentaire.

Si des personnes ont faim, c'est parce que leur revenu n'est pas à la hauteur du coût de la vie actuel. Que ce soit travailler à temps plein au salaire minimum, être prestataire d'un des divers programmes d'aide sociale, ou encore bénéficier des programmes de la Sécurité de la vieillesse et du Régime des rentes du Québec, les revenus que procurent ces mesures sont souvent insuffisants pour sortir de la pauvreté. Voilà pourquoi le niveau de pauvreté au Québec n'a pas vraiment diminué depuis vingt ans.

Les solutions

Fort d'une tradition de solidarité humaine, le Québec dispose de 32 banques alimentaires, auxquelles sont associés quelque 1 200 organismes communautaires. Or, la hausse de l'insécurité alimentaire a entraîné une augmentation de 35 % des demandes depuis trois ans, de sorte que les banques alimentaires

arrivent difficilement à y répondre. D'où l'aide de 34 millions de dollars (sur cinq ans) qui leur a été accordée par le gouvernement du Québec récemment.

Pour s'attaquer durablement à l'insécurité alimentaire, cela nécessite des mesures plus structurelles, telle l'implantation d'un programme public d'alimentation en milieu scolaire, comme cela existe dans 161 pays. Selon le Programme alimentaire mondial (PAM), les divers programmes de repas gratuits à l'école permettent d'améliorer la santé physique et mentale des enfants vivant dans la pauvreté, et par le fait même leur développement cognitif et leur réussite scolaire.

Plus globalement, c'est en éradiquant la pauvreté que l'insécurité alimentaire reculera significativement. Pour ce faire, deux avenues se présentent. À court terme, il faut indexer au coût de la vie les montants versés par les divers programmes sociaux et de retraite, ainsi que le salaire minimum. À moyen et long terme, nous devons instaurer un revenu minimum garanti. Un pas timide dans cette direction a été franchi avec le nouveau programme de revenu de base au Québec, dont l'aide financière est plus élevée que les prestations d'aide sociale, mais qui est éligible aux seules personnes ayant eu des contraintes sévères à l'emploi pendant au moins 66 mois au cours des 72 mois précédents. Ne devrait-on pas dans un premier temps supprimer cette période de contraintes, et dans un deuxième temps étendre ce programme à toutes les personnes vivant de l'aide sociale, en se basant sur le revenu viable

tel que développé par l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS) [4] ?

En avons-nous les moyens ?

Avoir faim n'a pas sa place dans le monde, et encore moins dans un pays riche. Si certains se demandent si nous en avons les moyens, force est de constater que les gouvernements qui se sont succédé depuis vingt-cinq ans ont trouvé les moyens de réduire les impôts de plusieurs milliards de dollars. Dans son dernier budget, le gouvernement du Québec en ajoutait une couche en baissant l'impôt de 1,7 milliard de dollars par an (9,2 milliards sur six ans). Or, cette baisse d'impôt est d'autant plus choquante qu'elle profitera davantage aux personnes gagnant 98 500 dollars et plus, qui bénéficieront de 24 % de la baisse d'impôt, alors qu'ils représentent seulement 12,4 % des contribuables, alors qu'à l'autre extrême les 35 % des contribuables les moins nantis, n'en retireront rien parce que leurs revenus sont déjà trop bas pour payer un impôt. Encore une fois, les élus qui nous gouvernent ont raté une belle occasion d'arbitrer en faveur des plus démunis qui souffrent de la faim.

Sources

- [1] Statistique Canada, Tableau : 13-10-0835-01, 2 mai 2023.
- [2] Pandémie et insécurité alimentaire, INSPQ, 21 mars 2023.
- [3] Le pourcentage de personnes qui travaillent dans la population âgée de 15 ans et plus.
- [4] Philippe Hurteau, Revenu viable 2019 : où commence la sortie de la pauvreté? IRIS, 3 mai 2019.



3^e prix : Joël Deschênes, L'Écho de Cantley et président de l'AMECQ; 1^{er} prix : Isabelle Padula, La Gazette de la Mauricie; 2^e prix : Nelson Dion, pour le journal Aux Quatre Coins

MEILLEURE ENTREVUE

Entretien avec Jérôme Dupras, scientifique et musicien engagé

Mélanie Ruel, *Le Sentier*

Profitant du passage de Jérôme Dupras, venu donner une conférence au Centre des loisirs, la journaliste s'est entretenue avec ce professeur au département des sciences naturelles de l'UQO. Ils ont notamment discuté d'écologie, de la valeur des espaces verts et des solutions à la crise environnementale. Une entrevue très bien menée et truffée de citations sur des sujets qui peuvent sembler arides, mais que la journaliste a su rendre accessibles. Ah ! oui, cet universitaire a un autre passe-temps : il est le bassiste du groupe Les Cowboys fringants. L'entrevue consacre d'ailleurs un passage sur le lien entre l'art et la science de l'environnement.

La veille de sa conférence au Centre des loisirs et de la vie communautaire, j'ai eu le privilège de m'entretenir avec Jérôme Dupras, professeur au Département des sciences naturelles de l'UQO et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en économie écologique. Nous avons discuté de son étude sur la valeur des espaces verts¹ et des solutions à la crise environnementale.

Il a d'abord précisé comment cette étude a établi un lien avec notre ville. «Comme scientifique, je me dévoue à la protection de l'environnement avec mon équipe, et je suis toujours à l'écoute des municipalités et des MRC qui veulent aller plus loin. [...] Les gens de Saint-Hippolyte ont particulièrement apprécié ce type de regard sur la nature et je salue leur proactivité et leur intérêt à *penser en dehors de la boîte* sur la façon d'aménager notre territoire et le regard qu'on pose sur la biodiversité et les écosystèmes.»

Les espaces verts : un trésor économique méconnu

M. Dupras a mentionné que les espaces verts, en plus de leurs avantages pour la biodiversité et les loisirs, sont économiquement rentables. En effet, ils soutiennent des secteurs tels que la foresterie et le tourisme, bénéficiant ainsi aux communautés locales et à l'économie globale.

«La moitié du PIB² mondial dépend de la nature. Il faut avoir des écosystèmes en santé et qui sont résilients face aux pressions des changements climatiques à venir, des insectes ravageurs, etc. Alors quand on se penche sur la façon de bien comprendre l'état de santé de nos écosystèmes et les moyens de les aménager, on est en train de préserver

ce capital national qui est la base de plusieurs secteurs économiques.» Cette étude a été réalisée afin de mettre la science en action, conformément à la mission d'Habitat³, l'organisme que le professeur Dupras a co-fondé. Cette mission vise à accompagner les décideurs et les professionnels de l'aménagement du territoire pour protéger et restaurer la nature.

« Quand on voit une belle ouverture de collaboration et que les gens sont intéressés à ce type de réflexion, pour nous, c'est vraiment très naturel de le faire. C'est même au cœur de la mission de l'organisation qui est d'accélérer la transition écologique. On réussit cela quand on est ensemble, qu'on peut partager de bonnes connaissances, lorsque les gens sont là pour les appliquer et qu'il y a une motivation partagée. »

Les obstacles sur le chemin de la recherche

M. Dupras a souligné que le principal défi de tout scientifique est l'accès à des données précises. Une étude préliminaire régionale, en collaboration avec Abrinord, a contribué à la préparation de ces données. « Ça nous a beaucoup aidés. Ensuite, c'était de voir comment on pouvait les remettre au bon format et les harmoniser pour que ça cadre bien avec les objectifs municipaux. C'est notre travail habituel, on est capable de le réaliser, mais c'est toujours les données qui sont l'élément le plus limitant.»

L'art et la science au service de l'environnement

Être bassiste des Cowboys Fringants apporte une dimension artistique unique au profil de chercheur de M. Dupras. Comment cela a-t-il enrichi

son approche? « Je dirais que c'est plus le côté militant qu'artistique. Évidemment, c'est une étude scientifique, elle est robuste et tous les modèles sont éprouvés. Toutefois, de pouvoir dire qu'on fait ce travail-là pour une mission, celle de protéger la nature, que les citoyens soient plus en santé, que la ville développe ses espaces verts, ça fait partie de mon ADN qui est au cœur de nos chansons, de ma pratique scientifique et du travail qu'on réalise chez Habitat. C'est plus cette fougue environnementale qui anime science et art. »

Des résultats qui font réfléchir

À court terme, les développements résidentiels ou industriels mal planifiés peuvent détruire rapidement les milieux naturels, nécessitant une réflexion approfondie sur l'aménagement municipal pour minimiser les impacts. À moyen et long termes, les changements climatiques et la pollution systémique, appelés changements globaux, sont des menaces majeures pour la santé des écosystèmes.

« C'est une autre temporalité, mais il y a des recommandations qu'on peut mettre en œuvre aujourd'hui pour amener de la résilience dans le système. » Devant des pressions d'insectes ravageurs ou des menaces abiotiques, comme des sécheresses ou des ouragans, nous devons absolument diversifier nos forêts. « On a besoin d'avoir une diversité d'espèces qui va amener la forêt à pouvoir être mieux adaptée à ce cocktail de pressions qui est bien présent aujourd'hui, mais qui va s'accroître dans les années futures. Ce qui saute aux yeux, c'est que protéger, aménager et restaurer les forêts, les milieux humides et les espaces verts, offre un impact considérable sur les changements climatiques en stockant des milliers de tonnes de carbone », explique M. Dupras. « En plus, ça génère de gros bénéfices qui sont évidents. Quand on met en place ces solutions nature, on a un effet sur les changements climatiques, mais aussi sur l'état de la biodiversité, sur la qualité de l'eau, de l'air, etc. Donc c'est ça qui est à garder en tête: la nature permet plusieurs services écologiques en même temps. »

Changer les mentalités

Certaines personnes accordent de l'importance à la préservation de l'environnement tout en ayant d'autres

priorités. Dans ce contexte, M. Dupras insiste sur la sensibilisation plutôt que de la moralisation. Il affirme que son étude met en lumière la grande valeur de la nature dans divers aspects, notamment sa capacité à stocker du carbone et à maintenir la qualité de l'eau. « Je pense que, quand on en parle et qu'on amène ça dans le débat public, c'est une façon de vulgariser et de sensibiliser la population à cette nature-là, mais aussi aux pressions auxquelles elle est confrontée. » M. Dupras nous invite à bien comprendre l'urgence d'agir. La crise environnementale actuelle nous menace directement et nous sommes tous impliqués. C'est important de nous placer en mode solution et d'utiliser les moyens naturels pour protéger et aménager la nature et être plus résilients dans le futur. « Je pense que de mettre ça en chiffres, de savoir combien de tonnes de carbone et de sédiments sont séquestrées, de voir les impacts sur la qualité de notre milieu de vie, ça peut aider à sensibiliser. Après, chacun a ses propres activités, métiers et discussions avec son entourage, et si ça peut amener ce sujet dans le débat public et dans la réflexion des individus, pour moi, ce sera mission accomplie. »

Et les voitures électriques ?

En réponse aux préoccupations concernant la fabrication et l'élimination des batteries, M. Dupras affirme que la transition vers les véhicules électriques doit s'inscrire dans une logique de mobilité durable. Il ne s'agit pas de simplement remplacer l'essence par l'électricité, puisque le cycle de production est hyper polluant, mais d'envisager des solutions adaptées à chaque région. L'électrification des véhicules peut être la meilleure option dans les régions éloignées, mais pour les zones urbaines, d'autres solutions sobres en carbone telles que les transports publics et les pistes cyclables sont essentielles. « Il faut également avoir mis ce chantier-là en place pour qu'il influence le comportement des gens. Ça veut dire que le réseau doit être rapide, sécuritaire, emballant à utiliser. À mon avis, c'est en train de se construire; ce n'est pas parfait, mais il y a une résistance de certains milieux, et je pense qu'il faut aussi accepter les différents discours. »

Que viser pour l'avenir ?

Dans un horizon de 5 à 10 ans, M. Dupras souhaite voir une transition vers un modèle de développe-

ment durable. Il est essentiel de développer notre richesse, de renforcer notre tissu social et de nous adapter aux changements climatiques. «Ce sont des situations complexes et pour lesquelles il n’y a pas de solution unique. J’espère donc que les gens pourront être consultés et donner leurs propres impressions, leur vision du territoire, de l’innovation, de ce qu’on peut faire. Ça va conférer une empreinte locale à un défi qui est global.» C’est avec la contribution de chacun que l’objectif national de protection de 30 % du territoire du Québec et d’un autre 30 % pour la restauration écologique pourra être atteint.

Son conseil pour la population hippolytoise

«Le conseil que je me donne moi-même: aller en nature. J’amène mes enfants dans la forêt; on va

marcher, on joue. En fait, c’est aussi simple que ça. Quand on a créé une relation d’attachement avec la nature, quand on la découvre, on l’aime, on la connaît, eh bien, ensuite, on veut la protéger. Recréons ou développons cette relation être humain/nature, et je pense que ça va juste entraîner des choses positives par la suite.»

Sources

[1] uqo.ca/nouvelles/13283

[2] produit intérieur brut

[3] habitat-nature.com



3^e prix : Jeannine Arsenault, Regards; 1^{er} prix : Mélanie Ruel, Le Sentier; 2^e prix : Louise Vachon, Le Trait d’union du Nord; Joël Deschênes, président de l’AMECQ.

MEILLEURE OPINION

Beauté en péril

Kristina Jensen, *L'Écho de Cantley*

Le texte « Beauté en péril » aborde un sujet bien local tout en l'inscrivant dans une préoccupation environnementale plus large et très actuelle. Rédigé habilement, bien structuré, il présente des informations de qualité et un point de vue clair, soutenus par une plume agréable à lire.

La liste des espèces floristiques désignées menacées ou vulnérables, ou susceptibles de l'être, continue à grimper au Québec.

Parmi les 59 espèces floristiques désignées menacées, on trouve la *pelléade à stipe pourpre*. Cette plante fait partie des fougères délicates qui aident à freiner les effets de l'érosion parce qu'elles parviennent à s'enraciner dans les anfractuosités des escarpements rocheux.

L'ail des bois (*allium tricoccum*), notre vedette locale, est désigné vulnérable, mais pas encore menacé... pour le moment...

Sur la liste des espèces fauniques désignées menacées ou vulnérables figurent la salamandre sombre des montagnes ainsi que plusieurs espèces de tortues, comme la tortue des bois. Ce petit omnivore se nourrit d'insectes, de vers de terre, de petits fruits, etc. Sa ponte se déroule au printemps (fin mai – début juin). Les nouveau-nés émergent de leur coquille entre la fin d'août et le début d'octobre.

La fragmentation des habitats naturels par l'activité humaine est souvent liée au développement résidentiel et industriel, mais pas exclusivement. L'activité humaine inclut aussi les gens qui récoltent ces plantes pour en tirer profit ou pour leur consommation personnelle.

Résultat : un grand nombre d'espèces au Québec font face à une panoplie de menaces pour leur survie. Nous avons tous un rôle à jouer dans la protection des espèces en péril. Ici, au Québec, les espèces en danger ou menacées et leurs habitats sont régis par la *Loi sur la conservation et la mise en valeur de la*

faune (chapitre C-61.1). L'efficacité de la législation a fait l'objet de débats.

Le Grand Méchant Loup

Nous sommes à la croisée des chemins.

En 2019, l'ancien conseil municipal a donné deux ans aux promoteurs pour se conformer à la réglementation adoptée par la MRC des Collines-de-l'Outaouais. Leur nouveau schéma interdit la construction de nouvelles routes dans le secteur qui attire tout l'intérêt des promoteurs. Cependant, treize projets ont déjà été soumis.

Les promoteurs de Nature 360 inc. seront les premiers à faire face à l'opposition. Attribuer le rôle du « Grand Méchant Loup » est complexe dans cette affaire. La liste des candidats possibles pour ce rôle de premier plan comprend une série de politiciens municipaux, provinciaux et fédéraux, d'entrepreneurs et de hocheurs de tête.

Le maire de Cantley, David Gomes, s'est empressé d'attribuer la responsabilité de la situation actuelle à sa prédécesseure Madeleine Brunette et à l'ancien conseil.

De l'autre côté, le contingent de Cocotte Chocotte est rejoint par nos chialeux par excellence.

Quant aux promoteurs du projet Nature 360, ils n'ont fait qu'acheter des terrains disponibles sur le marché libre. Le propriétaire du club Golf Mont Cascades, Pierre-Hugues Fortin, a formé Rivière Mont-Cascades inc. il y a quelques années avec deux hommes d'affaires de la région : Maxime Robert et

Martin Baril. Selon leur marketing, le projet Nature 360 prévoit des sentiers pédestres, un accès à la rivière, ainsi qu'un parc central, qui seront accessibles à tous.

Entendez-vous les anges chanter ?

Toute liste de Grands Méchants Loups, les responsables de l'état dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui, est incomplète sans monsieur et madame Tout-le-Monde, sans les résidents de Cantley. Nous devons tous ensemble partager la responsabilité.

Oui ! VOUS aussi.

Avoir le beurre et l'argent du beurre

Si l'on veut préserver les écosystèmes vulnérables de l'emprise des promoteurs, il faudra bien que quelqu'un achète les terres sur lesquelles ils reposent et créer une fiducie publique.

C'est aussi simple que cela.

Comment oserions-nous rester les bras croisés alors que des terres de premier choix continuent d'être la proie de l'étalement urbain ?

Les citoyens doivent comprendre qu'il n'existe aucun mécanisme judiciaire capable de bloquer le développement plus rapidement que l'ARGENT. Point final.

Pleurnichez tant que vous voulez. C'est l'argent qui mène le monde.

Des visionnaires nous ont mis en garde contre ce scénario et leurs appels à l'action sont restés lettre morte.

Qui parmi nous est prêt à mourir sur une colline appelée *Mont Lorne* ?

C'est ce que je pensais.



1^{er} prix : Joël Deschênes, *L'Écho de Cantley* et président de l'AMECQ; **2^e prix :** Claudia Caron, *L'Indice bohémien*; **3^e prix :** Isabelle Padula, *La Gazette de la Mauricie*.

MEILLEURE CRITIQUE

L'aventure de la sculptrice Marie-Josée Leroux à 180 m sous terre

Hassan Laghcha, *Journal des voisins*

Ce texte a été choisi pour la clarté de son propos, sa structure, son style efficace et sa capacité à nous intéresser à son sujet. L'auteur a été en mesure de conserver l'aspect local de la nouvelle, tout en nous transportant dans le voyage international et personnel de l'artiste. C'est très informatif et écrit de manière claire et concise.

L'artiste de l'extrême, Marie-Josée Leroux, vient de vivre l'une des expériences les plus inspirantes de sa passionnante carrière... en Colombie, à 180 mètres (ou 590 pieds) sous terre !

Marie-Josée Leroux est l'une des rares sculptrices québécoises à pouvoir s'imposer dans le domaine très exigeant, physiquement et mentalement, de la sculpture monumentale. Son esprit d'avant-garde artistique et le leadership dont elle fait preuve dans ses multiples engagements communautaires lui ont valu le titre de « Citoyenne exceptionnelle d'A Huntsic-Cartierville ».

Cette sculptrice chevronnée a représenté le Canada au premier symposium de sculpture monumentale de la Cathédrale de sel de Zipaquira en Colombie, tenu sous le thème « Ancêtres et symboles. Les mythologies sur l'origine de l'Homme », du 13 février au 13 mars. Elle y était avec 22 autres sculpteurs, dont six femmes, de 19 pays différents.

Cette crème de la crème d'artistes de renommée internationale avait pour mission de sculpter des œuvres qui seront présentées au grand public lors de l'inauguration du musée souterrain de cette cathédrale, considérée comme la première merveille de la Colombie. Elle reçoit chaque jour environ 1 500 visiteurs.

Marie-Josée était parmi l'équipe qui a mené son expérience dans le ventre de la mine de sel. Une deuxième équipe avait pour mission de tailler la pierre à l'extérieur. Nous l'avons jointe alors qu'elle vivait l'émerveillement de l'émergence, peu à peu, de son œuvre dans un haut-relief, sur un mur de trois mètres de hauteur sur quatre mètres de largeur. « Je viens tout juste de vivre un moment d'émotion à l'état pur,

nous confie-t-elle. Après plus de deux semaines de travail ardu, les traits du personnage de ma sculpture jaillissaient de la pierre. Telles une âme, une présence divine qui illuminent la grotte. J'étais émue aux larmes ! »

Pour Marie-Josée, ce sont précisément ces moments d'émerveillement artistique qui la mettent dans cet état de surpassement de soi – « où l'épuisement mental et physique, et la fatigue extrême s'évanouissent, dans cette sensation de béatitude que l'on ressent au fur et à mesure de la mise au monde de l'œuvre en gestation », dit cette artiste qui est aussi poétesse à ses heures.

Elle a d'ailleurs publié un premier recueil des fruits de sa deuxième passion : *Transmutation* (Muses et Souvenances Éditeur, 2012).

La légende d'Aataensic

Cette fibre poétique chez Marie-Josée, on la retrouve justement dans son choix du thème de sa création pour le symposium colombien. Son œuvre s'inspire d'une légende huronne et mohawk sur l'origine de l'humanité. La fameuse légende d'Aataensic, étrange et heureuse ressemblance avec le nom de notre quartier qui est aussi d'origine autochtone – plus précisément huronne.

Cette légende, c'est l'histoire d'une femme enceinte tombée du monde d'en haut et qui a été sauvée des eaux tumultueuses et menaçantes grâce à une tortue géante, qui l'a accueillie sur son dos. Dans la mythologie des peuples autochtones d'Amérique du Nord, le personnage d'Aataensic est associé à la genèse de la vie humaine et aux savoirs fondateurs de la civilisation. Les Premières Nations la surnomment mère de l'humanité. « Éternel féminin », dira le philosophe Friedrich Nietzsche.

Le thème du symposium rappelle à Marie-Josée Leroux ses premiers pas en sculpture lorsque, guidée par sa passion naissante, elle se procure, lors d'un festival pow-wow à Kanesatake (Oka), un petit morceau de pierre et une lime. Depuis, sa flamme artistique ne s'est jamais estompée.

Ses premières participations à des expositions internationales valident son choix de carrière et la propulsent sur la scène internationale. « Je me suis alors mise à rêver grand. Très grand. Faire de la sculpture monumentale », se souvient cette récipiendaire du Prix d'honneur au Salon de la société nationale des Beaux-arts de Paris, en 2011. Une année plus tard, elle aura la première occasion de concrétiser son rêve. C'était lors d'un symposium international organisé par le Musée du Louvre. « Poussée par la passion, j'ai attaqué une immense pierre d'environ 16 tonnes, raconte Marie-Josée. C'était mon Himalaya à moi. Ma première école. »

Exponenti'elles

Après ce baptême de feu, notre infatigable sculptrice multiplie ses réalisations monumentales partout à travers le monde : Chine, Égypte, Chypre, Roumanie, France, Costa Rica.

Au Québec, Marie-Josée signe plusieurs œuvres dans différentes localités : Montréal, Oka, Boisbriand, Lac-Mégantic, Saint-Georges de Beauce, entre autres. Autant de réalisations qui ont établi la renommée de

cette artiste. Celle-ci assure actuellement plusieurs charges et responsabilités, dont la présidence du Conseil de la sculpture du Québec et la direction de l'Association des événements en sculptures monumentales (AIESM) au Canada.

Évoquant les caractéristiques de sa démarche artistique, Marie-Josée Leroux exprime sa préférence pour le genre figuratif symbolique. Ce qui l'inspire le plus, ce sont les archétypes symboliques des forces divines de la mythologie. Notamment, les déesses et les personnages féminins qui évoquent les merveilles de la création et le don de soi – d'où les multiples engagements sociaux et communautaires de cette artiste dans de nombreuses actions au profit des femmes et des enfants en situations difficiles.

Par exemple, soulignons sa contribution aux actions de l'organisme Exponenti'elles, un OSBL qui offre un programme de coaching à des femmes en situation de pauvreté. Marie-Josée a aussi collaboré à l'implantation, au Québec, du programme Up With Women, qui offre du coaching pour les femmes financièrement précaires. Elle a, en outre, assuré la direction générale pour la région de Montréal de la Fondation Marie-Vincent, qui a pour mission de prévenir la violence et les abus faits aux enfants.

Cet engagement social lui a valu le titre de « Citoyenne exceptionnelle d'Ahuntsic-Cartierville » en 2017, dans le cadre du programme Leadership Canada 150^e.



Joël Deschênes, président de l'AMECQ;
1^{er} prix : Isabelle Cantin, *Journal des voisins*, 2^e prix : Claudia Caron, *L'Indice bohémien*; 3^e prix : Mandoline Blier, *Journal Mobiles*.

MEILLEURE HUMEUR

En veillant su'l balcon

Chantal Turcotte, *L'Écho de Cantley*

Un texte admirablement bien écrit. L'autrice, assise sur son balcon après une longue journée de travail, observe la rue. Elle plonge dans ses pensées et son passé. Elle nous livre ses angoisses et ses espoirs. « Intéressant comme les choses changent avec le temps et la distance sans changer vraiment », philosophe-t-elle. Un texte d'humeur qui lui aura permis de lâcher prise, un peu, malgré ses nombreuses craintes.

Assise sur mon balcon après une longue journée de travail, j'observe la rue.

Une femme derrière une poussette promène son petit. Devant, une enfant d'environ quatre ans conduit son vélo à petites roues, fière comme Brigitte Bardot sur sa Harley-Davidson. Non loin derrière, son père, lui aussi à vélo, la guide. « Tu vois, le panneau rouge là-bas? Ça veut dire stop, arrête, dit le père. Avant de traverser, tu dois regarder des deux côtés de la rue pour voir s'il y a des voitures.»

C'était moi, il y a déjà plusieurs années. Je donnais les mêmes explications à mes enfants. Presque mot pour mot. Je leur ai appris à traverser les rues et à monter à vélo. Puis à prendre l'autobus sans moi et plus tard, à conduire une voiture. Mon plus vieux va maintenant où il veut dans sa bagnole rafistolée. Il a beau avoir 21 ans, je lui rappelle de faire attention lorsqu'il quitte la maison, comme si mes paroles avaient le pouvoir magique de le protéger du danger.

Ma fille, elle, est partie il y a quelques jours.

À l'instar de Louise Tétrault, le personnage principal de la comédie musicale de Michel Tremblay, Montréal l'attendait depuis longtemps. Elle vient de déménager dans un quartier ouvrier de l'Est de l'Île. Tous les jours de la semaine, elle va à vélo jusqu'à la station de métro, s'engouffre comme tant d'autres dans la bouche béante pour sauter dans un wagon, ressort des profondeurs et traverse les grands boulevards comme si elle avait toujours été une fille de la ville.

Je lui ai rendu visite hier dans cet appartement au troisième d'un quartier populaire. Il faisait une chaleur étouffante. Je me suis assise, le cœur en miettes, sur le tout

petit perron au bout d'un escalier de fer en colimaçon avec vue sur la ruelle. Dans les cours arrière, les remises, les poubelles, les portes, les tables, les chaises, tout semblait chambranlant ou à la démanche. Ça sentait la vie dure par les chaudes journées d'été sur le bitume.

J'entrevois déjà des scénarios catastrophes. Et si elle tombait sur une personne malveillante? Montréal, ce n'est pas Cantley! C'est la grande ville! Et si elle se faisait attaquer ou heurter à vélo par une voiture?

Tandis que j'imaginais des histoires toutes plus horribles les unes que les autres, des enfants trottaient, d'autres jouaient au ballon, et des mères veillaient sur la marmaille. Deux chats ont glissé le long d'une clôture pour aller on ne sait où. Un homme sur son perron a salué au passage son voisin d'en face. Un autobus s'est arrêté au coin de la rue, et deux jeunes en sont sortis en rigolant.

Ma fille est venue s'asseoir à mes côtés, tout sourire. «Pis, qu'est-ce que tu en penses?» Elle a pointé du doigt un passant dans la ruelle les deux mains dans les poches. «Lui, c'est Marcel. Salut Marcel!» Marcel lui envoie la main. Pendant plusieurs minutes, ma fille m'a expliqué les scènes du quotidien qui se déroulaient devant nous et m'a présenté les différents personnages.

J'ai alors vu apparaître sous mes yeux la trame d'une vie de quartier, une communauté. Au fur et à mesure de ses explications, je me suis détendue; à bien y regarder, Montréal à cette échelle, ce n'était pas si différent de Cantley ou Gatineau.

Intéressant comme les choses changent avec le temps et la distance, sans jamais changer vraiment. Vous ne trouvez pas? C'est l'échelle et la perspective qui changent, pas l'essentiel.

Même si on vieillit, qu'on se déracine pour s'enraciner ailleurs, ce que l'on est depuis l'enfance et ce que l'on a appris au fil des expériences demeurent en nous. Nous le transmettons ensuite aux générations suivantes, avec l'espoir que ce bagage les accompagne tout au long de leur vie et de leurs pérégrinations.

Cette pensée qui me vient en cette fin de journée d'été seule à veiller sur mon balcon m'aide à lâcher prise (un

peu*) malgré mes craintes. Je ne peux qu'espérer que mes enfants auront en eux le bagage nécessaire pour savoir quoi et comment faire même si je ne suis plus là, au quotidien, à leurs côtés.

**Mon ami Joël vous dirait sûrement que je m'en fais encore beaucoup trop, mais enfin... j'essaie.*



1^{er} prix : Joël Deschênes, L'Écho de Cantley et président de l'AMECQ; 2^e prix: Guylaine Saint-Pierre, Le Trait d'union du Nord; 3^e prix : Francine Chatigny, La Quête

MEILLEURE TEXTE JOURNAL À PETIT TIRAGE

Requiescat in pace

Marcel Langlois, *Le Reflet du canton de Lingwick*

La clarté du texte, la fluidité de la composition et la mise en perspective du propos permettent au lecteur de comprendre, au-delà des clivages idéologiques, le caractère historique et social que représente une église au sein d'une collectivité locale. L'auteur, par petites touches, fait ressortir toute la valeur patrimoniale d'un lieu qui fut avant tout désiré pour héberger la vie d'une communauté.

Que l'église repose en paix !

Depuis déjà quelques années, les fidèles réclamaient une paroisse. Ils l'ont obtenue.

Ils l'ont obtenue.

Dès 1911, tu te mettais au service de l'Église, d'abord, mais aussi des paroissiens.

Tu as été un témoin privilégié de la vie de la communauté. Tu l'as vue se façonner. Tu l'as vue s'épanouir. Tu as vu ses misères, ses interrogations, ses succès aussi. Tu as tout vu, tout entendu.

Si à l'origine et longtemps encore, la messe se célébrait en ton sein dans un latin que les fidèles ne comprenaient pas, le prêche, lui, se faisait en français.

Les prêtres y enseignaient la doctrine catholique que les fidèles ne remettaient pas en question; ils y proposaient, également sans discussion, la morale dite catholique, dont les principes de base pouvaient s'appliquer universellement à toute société humaine.

Les valeurs que porte la société d'aujourd'hui dérivent, dans leur ensemble, directement de cet enseignement.

La paroisse était le lieu de l'identité, le lieu de la cohésion, le ciment de la communauté. Elle était l'univers des paroissiens. Tu as été témoin de tout ça.

En 1966, le conseil municipal dépensait la somme majeure de 14 000 \$ pour moderniser le service téléphonique, de la boîte à manivelle au système à cadran. Or, aujourd'hui encore, on peut entendre, chez des aînés, surtout, des phrases comme :

«quand le téléphone est arrivé dans la paroisse...»
C'est dire l'importance qu'avait la paroisse.

En ton sein, petite église, s'élaborerait la pensée commune. Sur ton parvis, la vie communautaire battait son plein. S'y échangeaient les nouvelles et les opinions, ces dernières particulièrement marquées en périodes d'élections. S'y avivait la solidarité, l'essentielle solidarité de nos pères, sans laquelle la vie aurait été encore tellement plus dure! S'y élaboraient les moyens à prendre pour résoudre des problèmes communs, s'y prenaient des engagements d'entraide, s'organisaient des corvées pour aider un «paroissien» qui avait subi une épreuve...

Sur tes fonts baptismaux se célébrait, dans une forme ritualisée, l'arrivée des nouveau-nés. En plus de la joie qu'apporte toute naissance, la revanche des berceaux prêche par le clergé a fortement contribué à la survie du français en ce coin d'Amérique.

De façon tout aussi ritualisée, tu fêtais les amours «dans les liens sacrés du mariage». En ces temps pas si lointains, un couple ne partageait officiellement sa vie qu'après avoir sacrifié au rite religieux.

Puis, à la fin de chaque vie humaine, une rencontre paroissiale confiait le défunt à son destin divin, dans un rituel qui voulait aussi reconforter les survivants.

Le rituel religieux a contribué à la cohésion. On savait ce qui allait se passer. On savait comment chaque événement de la vie serait traité: comme cela devait être. C'était sécurisant.

Petite église, tu as été au cœur de la vie de la communauté. Tu en as été le foyer essentiel.

Cent douze ans d'histoire.

D'histoire religieuse. D'histoire d'une communauté.
De paroisse en paroisse, s'est ainsi forgée l'histoire
d'un peuple.

Le peuple t'a graduellement délaissée.

Il a été occupé ailleurs.

Mais son âme, même s'il n'y pense pas chaque jour,
même s'il tend à l'oublier un peu, s'est développée
en toi. Ce qu'on appelle l'héritage judéo-chrétien,
c'est l'âme de notre peuple. C'est en toi et en tes
semblables qu'elle s'est forgée.

Sans toi, la communauté d'aujourd'hui ne serait pas
ce qu'elle est.

Tu as donné ce que tu pouvais. Tout ce que tu avais.

Ta mission est terminée. C'est maintenant, pour toi, le
temps du repos.

Ton corps appartient maintenant à la municipalité, le
pendant civil de la communauté. À elle de te trouver
une nouvelle vocation digne de toi.



Joël Deschênes, président de l'AMECQ; 1^{er} prix : Marcel Langlois, Le Reflet du canton de Lingwick; 2^e prix : Nelson Dion, pour le journal Aux Quatres Coins; 3^e prix : Guylaine Saint-Pierre, Le Trait d'Union de Saint-bruno

MEILLEURE REPORTAGE

La commune de Maricourt, 50 ans plus tard

Sébastien Michon, *Le Val-Ouest*

Cinq « communards » reviennent sur les traces de la commune appelée « La petite vallée de Maricourt », aujourd'hui disparue. L'auteur sait capter l'attention de l'amorce à la chute en naviguant habilement entre les souvenirs épars des anciens résidents et ce qui reste plus globalement de la contre-culture québécoise des années 1960-1970. L'article a su se distinguer par son originalité en donnant la voix aux principaux intéressés. Une plongée humaine dans un pan de l'histoire qui a marqué cette petite municipalité de l'Estrie, dans un style toujours soigné et fluide.

Leur histoire fait partie des légendes locales. On a peu d'information à leur propos et seuls quelques aînés de la région se souviennent encore de leur passage. Il y a 50 ans, des personnes ont fondé, sur le 3e rang de Maricourt, une commune appelée « La petite vallée de Maricourt ». Qui étaient-ils ? Comment vivaient-ils ? Quel héritage ont-ils laissé ? Le Val-Ouest les a retrouvés et a pu les interviewer.

Il faut dire d'emblée qu'aucune de ces personnes n'habite encore la région. Certains vivent dans la région de Sherbrooke, Bromont ou Sutton. D'autres sont même partis aux États-Unis. Diane Huguette Beauséjour, Jeannine Beauséjour, Jean-Pierre Marcoux, Michel Renaud et Renée Demers ont ainsi généreusement accepté de revenir sur les lieux de leur jeunesse et de partager leurs souvenirs.

Heureuse coïncidence. Au moment des entrevues, à la fin de l'été 2023, cela fait presque 50 ans jour pour jour que les sœurs Diane Huguette et Jeannine Beauséjour, accompagnées de leurs conjoints, se sont installées à Maricourt.

France, Algérie... et Maricourt

Fin des années 1960. Diane Huguette Beauséjour séjourne à Paris avec son conjoint pour des études universitaires. Ils sont des témoins de première ligne des événements de Mai 68 qui secouent la France. « J'ai été tabassée », confie-t-elle. De son côté, sa sœur Jeannine est en Algérie avec son conjoint pour un séjour de coopération internationale.

À leur retour au Québec, elles souhaitent toutes deux reconnecter avec la campagne et la vie terrienne. Elles louent, avec leurs conjoints, une terre à

Saint-Joachim-de-Shefford. L'expérience les emballe tellement qu'elles trouvent et achètent une terre à Maricourt, en 1973.

« J'ai rencontré une femme qui était tellement belle »

Très vite, d'autres personnes se joignent aux deux couples. C'est le cas de Jean-Pierre Marcoux. Après ses études en sociologie, il s'implique d'abord au sein d'une commune qui voit le jour à Racine. Comment s'est-il retrouvé à Maricourt ? « J'ai rencontré une femme qui était tellement belle que je n'ai pas été capable de résister », confie-t-il, en regardant avec tendresse Jeannine Beauséjour, avec laquelle il s'est uni pendant quelques années.

« Ça correspondait à mes intérêts pour la contre-culture et la culture »

Michel Renaud, de son côté, a roulé sa bosse avant de se retrouver dans les Cantons de l'Est. « J'ai voyagé en Californie où j'ai rencontré pour la première fois des hippies, dans le quartier [Haight-Ashbury](#) à San Francisco [là où le mouvement de contre-culture a débuté dans les années 60]. Ça m'a enchanté et transformé. Quand je suis revenu au Québec, je recherchais ce monde-là. » En octobre 1974, alors qu'il participe à une [grosse manifestation à Montréal comptant 40 000 personnes](#), il repère deux hippies dans la foule. « Je suis allé les voir. Ils m'ont dit qu'il y aurait une grosse fête à la commune Cadet-Roussel, à Morin-Heights. C'est là que tout a commencé pour moi », raconte Michel Renaud.

Il décide ensuite de partir « sur le pouce », en plein hiver, pour visiter des communes un peu partout au Québec. Il est accompagné de son amie du cégep, Renée Demers. « Nous arrivions dans les communes

et ils nous ouvraient les bras», se rappelle-t-il. Renée retourne chez elle et Michel continue seul son odyssée. Sous le nom de plume de «Michel Le Baladin», il publie un journal de voyage où il décrit le quotidien de chaque commune qu'il visite.

Son périple l'amène à Maricourt, où il se sent à l'aise. «Ça correspondait à mes intérêts pour la contreculture et la culture – c'est-à-dire le retour à la terre.» Il décide de s'y installer en 1976. Il est le plus jeune du groupe, du haut de ses 19 ans.

« J'avais le goût d'aller vivre dans une commune »

En 1978, Renée Demers, qui a alors 21 ans, décide elle aussi de se joindre au groupe avec son jeune enfant. «J'avais le goût d'aller vivre dans une commune. J'ai pensé à Michel. Lorsque je l'ai retrouvé, il m'a dit: "viens-t'en!"»

Vivre dans une maison, une ancienne laiterie, un wigwam...

Rapidement, les communards sont à l'étroit dans la maison principale. Certains décident de s'installer ailleurs sur le terrain. «Il y a des personnes qui ont passé l'hiver dans une ancienne laiterie, avec leurs enfants. Le bâtiment faisait environ 10x10», se rappelle Michel Renaud. De son côté, il vit dans un wigwam pendant un ou deux hivers.

Bon an, mal an, le groupe compte environ une douzaine de personnes en hiver et grimpe à une vingtaine en été. On ajoute éventuellement deux autres habitations pour loger tout le monde.

La vie en commune : peu étudiée par les universitaires

Ces expérimentations de vie communautaire, principalement dans les années 1960 à 1980, s'inscrivent dans un mouvement beaucoup plus large. Qui touche la plupart des pays occidentaux. Dorothee Perron est étudiante à la maîtrise en histoire à l'Université de Sherbrooke. Elle prépare actuellement un mémoire de maîtrise sur la contre-culture québécoise. Au cours des derniers mois, elle a fait des entrevues avec près d'une vingtaine d'anciens «hippies». «Je m'intéresse à comment s'organisaient les dynamiques entre les hommes et les femmes au sein de ce mouvement. Quelle était leur

conception de l'égalité des sexes et comment ça s'organisait dans la vie courante », explique-t-elle.

Bien que le sujet frappe encore aujourd'hui l'imaginaire collectif, il n'a presque pas été étudié au Québec. Une des exceptions: l'ouvrage de Jean-Philippe Warren et André Fortin, [Pratiques et discours de la contreculture au Québec](#), paru en 2016. «Ça vient sûrement du fait que la contre-culture était un mouvement très peu organisé. C'est difficile d'évaluer non seulement le nombre de communes, mais de trouver les gens qui en faisaient partie. Il y a là une difficulté de la recherche», explique Dorothee Perron.

Un mouvement en provenance des États-Unis

Au Québec, tout aurait commencé avec l'[Expo 67](#). Des Américains, qui fuient la guerre du Vietnam (les «draft dodgers»), viennent s'installer à Montréal. Ils sont porteurs des fameuses valeurs du «Peace and Love». Dans la décennie 1970, ces idées et valeurs empreignent des jeunes partout au Québec, à des degrés divers. Les cultures orientales et autochtones influencent aussi les dimensions spirituelles de ce mouvement. «Quelque chose germe à ce moment-là, en Occident. Un renouveau, d'ailleurs encore présent aujourd'hui», croit Diane Huguette Beauséjour.

Un contexte favorable à la contre-culture

Le contexte socio-économique est favorable à l'émergence de ces mouvements de contre-culture. En histoire, on appelle les 30 années de forte croissance économique qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale les «[Trente Glorieuses](#)». À cela s'ajoute le fameux «[baby-boom](#)», soit les très nombreuses naissances d'enfants ayant suivi la fin de la guerre. «On estime qu'en 1971, 57% des Québécois sont âgés de moins de 30 ans», rappelle Dorothee Perron.

«Dans cette période de grande prospérité économique, des jeunes peuvent se permettre de quitter le système capitaliste pendant un certain temps et créer une nouvelle façon de vivre», contextualise la chercheuse.

Avec la création des cégeps, les jeunes ne quittent plus nécessairement le noyau familial pour se marier et avoir des enfants, comme c'était le cas des

générations précédentes. «On appelle ce phénomène “l’allongement de la jeunesse”. Ça permet aux jeunes, en quête de liberté, de se rassembler en communauté avec des gens qui ont les mêmes valeurs.»

Bien que ce soit approximatif, les auteurs Warren et Fortin évaluent qu’en 1971, il y avait environ 200 communes au Québec. Un chiffre qui a bondi à 900 communes deux ans plus tard, en 1973 – moment de la création de la commune de Maricourt.

Des liens avec la population locale

Même si les jeunes forment la majorité de la population, seul un petit nombre adhère toutefois aux valeurs hippies. « Il y avait beaucoup de préjugés. C’était une période où les habitants des petites municipalités se connaissaient beaucoup. Certaines personnes, qui étaient dans les communes, se faisaient mettre à l’écart», expose Dorothée Perron.

«À cette époque, il y avait une grande scission entre le monde de la campagne et le monde de la ville. Plus grande que de nos jours. Le monde des communes était beaucoup composé de gens de la ville. Les habitants de la campagne, plus conservateurs, étaient davantage choqués de la façon dont nous vivions», observe Renée Demers.

À Maricourt, bien que la commune soit à l’écart du village, certains de ses membres tissent des liens avec la communauté locale. Par exemple, les communards s’associent à Margrit Mulhaupt, de la ferme Brandy Creek, dans le Canton de Valcourt (aujourd’hui disparue), pour [importer du Texas les premières chèvres angoras au Québec](#). « Imagine, à la fin des années 1970, amener des chèvres du Texas jusqu’au Québec, en passant par la frontière. C’était tout un trip! », s’exclame Michel Renaud.

« Une fois qu’on a eu les chèvres, il a fallu apprendre le tissage. Nous avons demandé l’aide de dames de Maricourt », se rappelle Jeannine Beauséjour.

Installations au cœur du village

L’ancien maire de Maricourt, Réjean Paquette (2005 à 2013), était secrétaire-trésorier de la municipalité au début des années 1980. Il se souvient très bien

avoir enregistré légalement un des bébés qui était né dans la commune.

Réjean Paquette se rappelle aussi que des gens de la commune avaient loué des locaux dans l’ancienne école, propriété de la municipalité. « Dans le sous-sol, un couple avait créé un atelier de fabrication de chaussures. Une autre personne avait loué une ancienne classe pour préparer des “herbages” (plantes médicinales). Ces gens-là étaient instruits. La plupart avaient des diplômes de cégep ou d’université », dénote-t-il.

En 1983, dans le cadre d’un programme fédéral, Jean-Pierre Marcoux, avec un allié, conçoit, planifie et aménage une piste de ski de fond et d’hébertisme de 33 stations dans le boisé, sur le terrain des Loisirs. La municipalité de Maricourt appuie ce projet. «Les enfants de la garderie-école La caisse de pommes, fondée par des parents de la commune et des alentours, ont bien apprécié cet aménagement, de dire Jean-Pierre Marcoux. Ces pistes sont rapidement devenues un point de repère et d’accès pour leurs nombreuses excursions dans ce boisé, où coulait un ruisseau. Nous comblions ce fameux “déficit nature” enfants dont on parle tant actuellement.» Ces installations resteront visibles dans la forêt jusqu’au milieu des années 2000.

Nudité et amour libre

Dans l’imaginaire collectif, le mouvement hippie est entre autres associé à la nudité et à l’amour libre. Qu’en était-il vraiment? « Nous étions nus tout l’été. C’était une égalité et une permissivité à 100 %, autant pour les hommes, les femmes que les enfants. Des gens du coin venaient en bordure pour jeter un œil », rapporte Jean-Pierre Marcoux.

Une anecdote cocasse survient d’ailleurs un jour où des huissiers se présentent pour saisir les biens de Jeannine Beauséjour. « J’étais nue, en train de jardiner. Je leur ai dit: « Vous voyez, il n’y a pas grand-chose à saisir. Je n’ai presque rien! », rapporte-t-elle en riant.

Contrairement à ce que véhicule l’imaginaire collectif, la nudité n’était pas systématiquement pratiquée

dans toutes les communes québécoises. « Ça émanait d'une volonté d'authenticité, révèle Dorothee Perron. C'était quelque chose qui relevait du bon vouloir de chacun. Personne n'était obligé. Autant les hommes que les femmes. J'ai entendu, dans certaines de mes entrevues, que la nudité était plus difficile pour les hommes. Je ne sais pas pourquoi. »

Bien qu'il y ait eu quelques échanges de couples au début, le groupe de Maricourt privilégie le modèle traditionnel d'engagement. « Nous n'avons pas expérimenté ça autant que d'autres communes », résume Diane Huguette. « Nous étions assez standards. Jeannine était avec Jean-Pierre. Diane Huguette était avec André... Ce n'était pas l'amour libre, à mon grand désarroi. Je peux le dire maintenant ! », fait savoir Michel Renaud, sourire en coin.

« Même si la liberté sexuelle était revendiquée par la plupart des femmes que j'ai interviewées, la majorité préférerait quand même se trouver un partenaire, confirme la chercheuse universitaire. L'amour libre causait certaines frictions interpersonnelles. Par exemple, certaines femmes m'ont raconté être moins en accord avec ce mode de vie là. Dans certaines communes, c'était surtout les hommes qui voulaient cette pratique. »

Relations égalitaires hommes-femmes

À Maricourt, les relations entre les hommes et les femmes sont égalitaires dans les tâches domestiques. « Les femmes ont éduqué les hommes à la cuisine quotidienne avec un système d'équipe "chacun sa semaine", en rotation, rapporte Jean-Pierre Marcoux. De même, nous faisons le "train" des animaux (veaux, vaches, chèvres laitières et angoras, cochons et couvées) à tour de rôle. »

Ce n'est pas le cas partout. « Il y avait une volonté, dans plusieurs communes, d'un travail égal, signale Dorothee Perron. En pratique, certains travaux manuels, plus difficiles, étaient exécutés par les hommes. Alors qu'au final, les femmes vont davantage faire des travaux plus domestiques. »

Une commune d'une rare longévité

Selon les chercheurs Warren et Fortin, 90 % des communes disparaissaient après un an. C'est le cas

d'une petite commune d'inspiration soufie, appelée « Les Naomis », elle aussi située sur le 3^e rang de Maricourt. Celle-ci n'a pas persisté très longtemps.

La petite vallée de Maricourt se distingue ainsi par sa longévité. Elle a fleuri pendant environ 11 ans. Qu'est-ce qui explique ce succès ? « Nous avons opté pour la création d'un organisme sans but lucratif, se rappelle Jean-Pierre Marcoux. Nous étions très bien structurés : nous tenions des réunions, avions un budget et prévoyions les travaux à faire sur la terre pour l'année à venir. » Pendant deux ou trois ans, ils vont jusqu'à partager leurs salaires, issus de leurs revenus agricoles, ou encore leur assurance-chômage ou leur aide sociale, selon la situation de chacun.

Un fait confirmé par Dorothee Perron. « Il y avait certaines personnes qui travaillaient à l'extérieur, tout en habitant dans des communes. Mais la plupart demandaient de l'aide sociale. En groupe, ils pouvaient s'acheter une terre avec une maison. La mise en commun des biens permettait une liberté pour sortir du noyau familial. C'est une des raisons pour lesquelles les hippies voulaient se mettre en groupe. »

Démarrage de petites entreprises et d'une école

Au fil des ans, des germes de petites entreprises voient le jour sur la commune et dans le village de Maricourt. Par exemple, Diane Huguette Beauséjour démarre une entreprise de fabrication de futons, qu'elle poursuivra après avoir quitté la commune.

Les parents s'organisent pour prendre soin de la dizaine d'enfants que compte la commune. « Nous avons commencé par créer une garderie, puis une école, explique Renée Demers. D'autres parents du coin se sont joints à nous. Ce n'était pas comme l'école à la maison. C'était vraiment une petite école, destinée à une petite communauté. » Pour ce faire, ils occupent les locaux de l'ancienne école désaffectée, au cœur du village.

Pour Jeannine Beauséjour, cette expérience a été marquante. Après son départ de la commune, elle choisit de retourner aux études pour devenir enseignante. Elle sera ensuite professeure dans des [écoles alternatives Waldorf](#).

(Suite...)

Renée Demers partage un souvenir marquant des jeux des enfants. «Puisqu'ils ne regardaient pas la télé, leurs héros, c'était les gens d'ici: [Daniel Fontaine](#) et Michel Renaud. Les enfants étaient fascinés de voir Daniel Fontaine avec ses machines en train de faire de l'excavation. Quant à Michel, ils l'observaient s'occuper des chevaux et travailler. Dans leurs jeux, ils faisaient semblant d'être Daniel Fontaine et Michel Renaud. C'était tellement beau. Tous les enfants ont besoin de héros.»

« Je n'ai jamais travaillé aussi fort »

Avec leurs animaux et leurs grands jardins, le groupe vise l'autosuffisance. «Nous n'avons l'air de rien, toujours tout nu, mais nous travaillions très fort», rapporte Renée Demers. « En fait, même lorsque j'ai démarré mon entreprise avec des employés, après avoir quitté la commune, je n'ai jamais travaillé aussi fort qu'à cette période de ma vie, d'ajouter de son côté Michel Renaud. À Maricourt, nous nous sommes beaucoup investis et avons appris à travailler. »

Différents produits agricoles sont mis en marché grâce à tout ce travail: fromage de chèvre, carrés aux dattes-pommes, miel (L'Amie Ailée), sirop d'érable (La gouterelle), etc. Il y a aussi eu, en 1980, un projet de fabrication de matériel éducatif, de mobilier ergonomique et de modules ludiques destinés aux garderies. « J'ai participé à ce projet avec Ingrid Krause, de la commune de Racine, ainsi qu'une autre personne, se rappelle Jean-Pierre Marcoux. Ça s'est avéré un "succès bœuf", car ça répondait à un besoin. Pendant deux ans, nous utilisions un local dans l'ancienne école de Maricourt pour leur fabrication. C'est la récession de 1982 qui a mis un frein à notre élan et y a mis fin. »

« Nous étions des précurseurs qui exploraient »

« La vie en commune était une véritable école. Nous apprenions sur le tas toutes sortes de choses qui n'étaient enseignées nulle part. Dans les domaines de la nutrition, l'herboristerie, la maternité aimante, saine et libérée, l'accouchement à la maison, l'éducation alternative, l'agriculture biologique, la construction écologique, la famille, le couple, etc. C'est fou tout ce qu'on a fait! », remarque Renée Demers. « Il faut le dire: nous avons été des pionniers », ajoute Diane Huguette Beauséjour.

« Cette expérience, pour moi, c'était une quête de liberté anarchiste. Au sens noble du terme. Une liberté responsable et libre. Nous étions des précurseurs qui exploraient », résume Renée Demers.

Quel héritage pour la société ?

«Ce mouvement a marqué la vie des personnes qui ont fréquenté les communes, observe Dorothée Perron. J'ai remarqué que souvent, professionnellement, ces gens-là continuent de s'impliquer dans la communauté. Par exemple, certains ont contribué à l'élaboration de programmes de cégeps plus alternatifs ou ont prôné des valeurs moins hiérarchiques entre les professeurs et les étudiants. Ils ont recyclé les valeurs de la contre-culture dans leur profession. Ils voient encore les valeurs qu'ils ont défendues se manifester dans leur vie.»

Selon elle, cette « période d'ébullition sociale » a laissé comme legs à la société l'écologie, le végétarisme, les entreprises communautaires, les coopératives et des formes de réseaux sociaux. Il est aussi possible qu'ils aient eu une influence sur le féminisme. C'est ce que sa recherche universitaire tente de vérifier. Pour elle, la contribution sociétale de ces personnes provient justement du fait qu'elles se soient créées un univers social en dehors du système et du noyau familial traditionnel.

De fait, Jean-Pierre Marcoux vit aujourd'hui dans la [Coopérative d'habitation des Cantons de l'Est](#), à Sherbrooke. «Je constate qu'avec le vécu communautaire que j'ai, c'est plus facile de m'adapter à une situation coopérative. Mais je vois à quel point ce n'est pas évident pour tout le monde. L'idée de partage, ce n'est pas spontané», explique-t-il.

Quant à Renée Demers, elle a choisi, avec cinq autres aînés, d'acheter en 2019 une grande maison à Sutton pour vieillir avec eux. Un projet qui s'appelle la [Coop VIVE](#). Chaque résident paie un loyer et contribue au budget commun pour la nourriture. «C'est un terreau fertile pour apprendre à prendre soin les uns des autres. À communiquer de façon aimante et à partager. C'est très beau et très riche, ce que je vis à cet endroit», confie-t-elle.

(Suite...)

L'importance du contact avec la nature

Le contact avec la nature a aussi laissé sa marque. « Ça a ouvert en moi quelque chose de plus grand que ma vie », partage Diane Huguette Beauséjour.

Quant à Jean-Pierre Marcoux et Michel Renaud, la nature a continué de faire partie de leur parcours professionnel. Jean-Pierre Marcoux est allé étudier aux États-Unis au [Conway School of Landscape Design](#), en architecture du paysage, alors que Michel Renaud a démarré [Ko Paysages](#), l'une des premières entreprises d'aménagement paysager écologique au Québec. « Si je n'avais pas vécu l'expérience de Maricourt, j'aurais continué mon cheminement intellectuel et je serais probablement allé faire un doctorat. Je n'aurais pas pensé à être dans la réalité des choses », croit Jean-Pierre Marcoux.

Défis dans les relations interpersonnelles

Pourquoi la plupart des communes ont-elles cessé ? « Ce qui a fait que les communes ont lâché, ce sont les défis dans la communication et les relations humaines, soutient Renée Demers. Je crois que nous n'étions pas habiles, à ce moment-là, au niveau émotionnel. D'ailleurs, plusieurs d'entre nous, après avoir quitté la commune, avons fait des démarches intérieures. »

Une interprétation corroborée par Michel Renaud. « Nous ne savions pas comment communiquer nos peurs et nos insécurités. Nous étions forts pour brûler de la sauge, faire des danses soufies, chanter des kirtans et réciter des mantras. Mais nous n'étions pas forts pour dire : “ je ne me sens pas bien ”. »

Concilier vie communautaire et individualisme

Selon Dorothée Perron, les gens qui entraient en commune avaient peu d'outils pour savoir comment vivre les uns avec les autres. « Il s'agissait d'expérimentations. Les difficultés interpersonnelles étaient le facteur numéro un de l'échec de la majorité des communes. De plus, contrairement à Maricourt, plusieurs communes avaient un manque d'organisation. Les jeunes se rassemblaient ensemble sans nécessairement savoir comment faire. Il y a eu des manques de coopération dans les travaux. » Elle ajoute : « Les hippies étaient souvent des gens qui étaient en période de flottement dans leur vie.

Certains voulaient juste squatter à des endroits alors que d'autres souhaitaient travailler et bâtir une vie en commun. Il y a une espèce de contradiction entre “communauté” et “individualité”, qui a été plus difficile dans certaines communes. On voulait souder ensemble les membres d'un groupe, tout en respectant leurs aspirations et liberté personnelles. »

L'argent, véhicule des peurs et insécurités

L'argent a aussi été un facteur important dans le déclin des communes. « L'aspect financier nous a rattrapés, pense Michel Renaud. Nous voulions changer le monde, mais nous n'avons jamais été capables de trouver un projet lucratif commun, où tout le monde allait s'identifier. L'argent, c'est quelque chose qui vient chercher nos valeurs, nos peurs et nos insécurités profondes. »

Le zonage, un enjeu

Selon Jean-Pierre Marcoux, l'arrivée de la [Commission de protection du territoire agricole](#), en 1978, a aussi eu un impact sur les communes. « Cette politique mur à mur d'interdiction de construction de maison en zone décrétée agricole a considérablement freiné la migration de personnes et de familles intéressées à l'expérience de retour à la terre. Ce mode de zonage, à ses débuts, manquait singulièrement de subtilités. À Maricourt, l'école du village était fermée. Et il n'y avait pour commerce qu'un magasin général vivotant, opéré pour rendre service plutôt que faire du profit. Il n'y avait pas péril en matière d'expansion urbaine sur ce territoire. Pour La petite vallée, la construction d'une maison additionnelle aux deux existantes a été interdite. À moins que son affectation ne soit convertie en mode agricole, sans possibilité de l'habiter. »

Une aventure qui ne s'est jamais terminée

Comment s'est terminée cette aventure maricourtoise ? « Mais ça ne s'est jamais terminé ! », répond du tac au tac Diane Huguette Beauséjour. Elle précise : « Vivre en commune, c'était peut-être une forme prématurée. Mais on ne peut pas ignorer cette expérience-là. Nous avons besoin de la vivre. Nous sommes socialement dans un moment de transition. Il y a une recherche profonde de valeurs. Les questions que nous avons demeurent, encore aujourd'hui. L'individualisme n'est pas satisfaisant. »



Joël Deschênes, président de l'AMECQ; 1^{er} prix : Pierre-Yves Lemay, Le Val-Ouest; 3^e prix : Nathalie Côté, Droit de parole; 2^e prix : Lyne Boulet, Le Sentier

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE DE PRESSE

Michel Drapeau : tourneur de sens

Jean Caron, *L'Indice bohémien*



Cette image se distingue par ses qualités esthétiques, avec l'usage habile du flou en arrière-plan pour attirer l'attention sur la relation intime entre l'artisan et son œuvre. La décision de photographier l'artiste en train d'admirer son travail (avec l'œuvre semblant répondre à son regard !) crée un dialogue visuel poétique qui transcende le besoin de mots. De plus, l'angle choisi et la composition verticale de l'image sont parfaitement adaptés pour une photo de couverture.



La clarté exemplaire de *Reflét de Société*, alliée à son respect scrupuleux des règles de mise en page, le rend non seulement agréable à lire, mais également attrayant pour le public. Son originalité et la qualité soignée de ses annonces publicitaires le placent en tête de ce concours. Avec cette alliance remarquable de présentation professionnelle et d'originalité, ce journal se distingue comme un véritable modèle parmi les journaux communautaires.

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - TABLOÏD

Octobre 2023

Martin Rinfret, *Journal Mobiles*

JE TRAVAILLE POUR VOUS

VICE-PRÉSIDENTE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

450 773-0550
chantal.soucy.SAHY@assnat.qc.ca

Chantal SOUCY
DÉPUTÉE DE SAINT-HYACINTHE

ASSEMBLÉE NATIONALE DU QUÉBEC

JOURNAL MOBILES

VOTRE JOURNAL CITOYEN MÉDIA COMMUNAUTAIRE MASKOUTAIN WWW.JOURNALMOBILES.COM

Une nouvelle bibliothèque plus grande que nature

PAGE 6

450.252.0999
FRED@LEBONCOTEDELIMMOBILIER.COM

LE BON CÔTÉ DE L'IMMOBILIER
Prédéric Côté
DEPUIS 2017

QUEL EST LE MEILLEUR MOMENT POUR VENDRE VOTRE MAISON? **C'EST MAINTENANT!**

ALLEZ À LA **PAGE 4** J'AI UNE OFFRE POUR VOUS!

Journal Mobiles nous assure une expérience de lecture inégalée! Les différentes sections du journal sont clairement délimitées. Des éléments graphiques dynamiques, des infographies percutantes et des illustrations créatives sont intégrés à l'ensemble du journal. Une utilisation stratégique d'espaces blancs garantit que la mise en page ne semble pas surchargée, offrant ainsi une respiration visuelle et permettant aux éléments individuels de se démarquer.

PHOTOS DES GAGNANTS :

PHOTOGRAPHIE DE PRESSE ET CONCEPTIONS GRAPHIQUES

Photographie de presse



Joël Deschênes, président de l'AMECQ,
1^e prix : Valérie Martinez, *L'Indice bohémien*;
2^e prix : Isabelle Padula, *La Gazette de la Mauricie*;
3^e prix : Pierre-Yves Lemay, *Le Val-Ouest*.

Conception graphique - magazine



Joël Deschênes, président de l'AMECQ,
1^e prix : Raymond Viger, *Refllet de société*;
2^e prix : Sonia Carrier, *Le p'tit journal de Woburn*;
3^e prix : Gabrielle Jean, *Au fil de La Boyer*.

Conception graphique - tabloïd

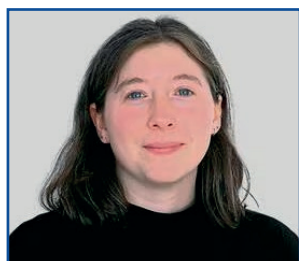


Joël Deschênes, président de l'AMECQ,
1^e prix : Nelson Dion, *Journal Mobiles*;
2^e prix : Valérie Martinez, *L'Indice bohémien*;
3^e prix : Isabelle Padula, *La Gazette de la Mauricie*.

MEMBRES DU JURY 2024



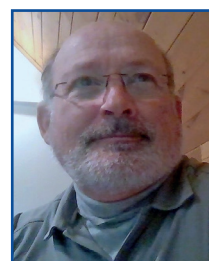
*Ana Jankovic,
coordonnatrice aux
communications et visuel,
OPTMQ*



*Chloé Pouliot,
journaliste, Le Soleil,
Québec*



*Félix Lebel,
journaliste, Radio-Canada,
Nunavik*



*Giles Paul-Hus,
retraité de la presse
communautaire*



*Lilia Gaulin,
journaliste, La Tribune,
Sherbrooke*



*Marc-Antoine-Côté,
journaliste, Le Quotidien,
Saguenay*

Crédit : Patrick Simard



*Suzie Genest,
coordonnatrice partenariats
et formation, FPJQ*

Crédit : Elias Djemil Matassov



*David Himbert,
photographe,
Montréal, Paris, New-York*

**Culture
et Communications**

Québec



L'Association des médias écrits communautaires du Québec reçoit le soutien du ministère de la Culture et des Communications

GAGNANTS DES PRIX DE L'AMECQ 2024

Média écrit de l'année

3^e prix : *Le p'tit journal de Woburn*

2^e prix : *L'Indice bohémien*

1^e prix : *Journal des voisins*

Raymond-Gagnon

Mention d'honneur : Gabrielle Jean,
Au Fil de La Boyer

Mention d'honneur : Jacqueline Demers,
Le Cantonnier

Bénévole de l'année : Dominique Roy, *L'Indice bohémien*

Prix de la relève

3^e prix : *Le Cantonnier*, « La langue française »,
Léandre Bergeron

3^e prix : *Au fil de La Boyer*, « Petits, mais très
nombreux... les sizerins flammés », Rosalie Gonthier

2^e prix : *Le p'tit journal de Woburn*, « Vivre le moment
présent, ce n'est pas si évident », Anne Brault

1^e prix : *Coup d'Œil sur Saint-Marcel*, « L'Érablière Le
Refuge », Annabelle St-Hilaire

Nouvelle

3^e prix : *Le Reflet du canton de Lingwick*,
« Lauréat olympique ! », Catherine Bouffard

2^e prix : *Au fil de La Boyer*, « Une première au
Québec », Gabrielle Jean

1^e prix : *Journal des voisins*, « Des jeunes de
Bordeaux-Cartierville mijotent un livre de recettes
du monde », Camille Vanderschelden

Reportage

3^e prix : *Droit de parole*, « Verdir au détriment du
transport en commun est inquiétant », Nathalie Côté

2^e prix : *Le Sentier*, « La bibliothèque souligne son 45^e
anniversaire », Lyne Boulet

1^e prix : *Le Val-Ouest*, « La commune de Maricourt,
50 ans plus tard », Sébastien Michon

Chronique

3^e prix : *L'Écho de Cantley*, « Ramasser ou composter »,
Colin Griffiths

2^e prix : *Aux Quatre Coins*, « De la salicaire pourpre
dans la rivière Saint-François ? », Nicolas Rivard

1^e prix : *La Gazette de la Mauricie*, « Avoir faim dans
un pays riche », Alain Dumas

Entrevue

3^e prix : *Regards*, « Entrevue avec Raïs Kibonge,
conseiller municipal », Jeannine Arseneault

2^e prix : *Le Trait d'union du Nord*, « À la découverte
d'un artiste visuel globetrotteur », Éric Cyr

1^e prix : *Le Sentier*, « Entretien avec Jérôme Dupras,
scientifique et musicien engagé », Mélanie Ruel

Opinion

3^e prix : *La Gazette de la Mauricie*, « Emboîter le pas »,
Louis-Serge Gill

2^e prix : *L'Indice bohémien*, « Ce ciel voilé de
notre été », Lise Millette

1^e prix : *L'Écho de Cantley*, « Beauté en péril »,
Kristina Jensen

Critique

3^e prix : *Journal Mobiles*, « Du patrimoine à l'altermodernisme : un été pluriel à EXPRESSION », Mandoline Blier

2^e prix : *L'Indice bohémien*, « Arsenic mon amour : le cauchemar d'une relation toxique », Dominique Roy

1^e prix : *Journal des voisins*, « L'aventure de la sculptrice Marie-Josée Leroux à 180 m sous terre », Hassan Laghcha

Humeur

3^e prix : *La Quête*, « Je récidive », Bernard Saint-Onge

2^e prix : *Le Trait d'Union de Saint-Bruno*, « Et si on n'avait plus le droit d'écrire aux élus ? », Guylaine Saint-Pierre

1^e prix : *L'Écho de Cantley*, « En veillant su'l balcon », Chantal Turcotte

Journaux à petit tirage

3^e prix : *Le Trait d'Union de Saint-Bruno*, « Des astronautes débarquent à Saint-Bruno », Guylaine Saint-Pierre

2^e prix : *Aux Quatre Coins*, « Le défi de la renouée du Japon », Nicolas Rivard

1^e prix : *Le Reflet du canton de Lingwick*, « Requiescat in pace », Marcel Langlois

Photographie de presse

3^e prix : *Le Val-Ouest*, « Maureen Vachon : marcheuse atteinte du cancer », Sébastien Michon

2^e prix : *La Gazette de la Mauricie*, « Les rites de deuil : alchimie de l'obscurité vers la lumière », Dominic Bérubé

1^e prix : *L'Indice bohémien*, « Michel Drapeau : tourneur de sens », Jean Caron

Conception graphique-magazine

3^e prix : *Au Fil de La Boyer*, Vol. 37, no 6, juillet-août, 2023, Julien Fontaine

2^e prix : *Le p'tit journal de Woburn*, Septembre-octobre 2023, Johanne Carbonneau

1^e prix : *Reflét de Société*, No 31.3, mai 2023, Keven Wong

Conception graphique-tabloïd

3^e prix : *La Gazette de la Mauricie*, Vol. 39, no 1, septembre 2023, Martin Rinfret

2^e prix : *L'Indice bohémien*, Vol. 15, no 4, décembre 2023, Dolorès Lemoyne

1^e prix : *Journal Mobiles*, Octobre 2023, Martin Rinfret



AMÉCQ

ASSOCIATION DES MÉDIAS ÉCRITS
COMMUNAUTAIRES DU QUÉBEC